

## Dans le secret des anges

"En fait c'est positivement idyllique, tout ce que ces grands penseurs et ces grands écrivains ont prophétisé, [...] tous tant qu'ils sont, bien qu'ils aient estimé avoir décrit l'enfer, n'ont tout de même décrit qu'une idylle qui, comparée à l'enfer, dans lequel nous vivons aujourd'hui, a été une idylle positivement idyllique"

- Thomas Bernhard, *Maîtres anciens* (*Alte Meister*, 1985)

"The more irresponsible, the better," voilà ce qu'on nous demandait. Devant nous, l'avenir à décrire - de façon irresponsable. C'est ce que, tacitement, nous avons promis de faire en acceptant cette tâche. Promesse tacite comme celle de continuer à vivre - au moins pour la curiosité de ce qui va suivre. Pourtant promettre suppose la responsabilité. Animal à promesse, l'homme devient un être calculable, un être qui se possède, un être du désoublé. Car il faut se souvenir pour promettre. "Déchu du pur présent de la bête, l'homme entre dans la temporalité: il se change en ange de la mémoire" (*Généalogie de la morale*, II, 3). De la *Colonie pénitentiaire* de Kafka aux scarifications rituelles des indiens Guayaki telles que les décrit Pierre Clastres, il y a comme une discipline du souvenir ("discipline" a d'abord signifié instrument de flagellation, punition, massacre, avant d'être relatinisé au XIV<sup>e</sup> siècle et de récupérer le sens d'enseignement). Benjamin ne s'y est pas trompé en lisant dans le tableau de Klee, *Angelus Novus*, "l'ange de l'histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Où se présente à nous une chaîne d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe." On ne peut véritablement promettre qu'en oubliant la discipline du souvenir, ou plus précisément en érotisant la discipline (une fête n'est faite que de cruauté, dira Nietzsche). Le souvenir est une rente tirée sur le temps; elle nous permet de racheter tous les événements que nous n'avons pas vécus, et même ceux qu'on a vécus. Le souvenir donne à l'événement l'auréole sombre du secret. Kierkegaard y insiste "dans le pressoir du souvenir, chacun doit avoir appuyé seul. Puisqu'un souvenir n'existe que pour soi, tout souvenir est un secret" (*In vino veritas*). C'est bien de pression dont, toujours, il s'agit - et d'extase: "Quel plus beau souci que de se tramer un secret! Quel charme dans la jouissance de ce secret": ainsi s'ouvre le *Banquet* kierkegaardien.

Qu'y a-t-il donc de si envoûtant dans le secret? Le secret crée de l'intériorité par la répétition du souvenir. En pénétrant dans les ténèbres intérieures où veille tout secret, on s'en enveloppe comme d'une seconde peau. Être initié au secret toujours par la douleur, non seulement parce que l'acquisition d'un savoir réclame un travail sur soi, mais surtout parce que la souffrance corporelle permet d'octroyer une emphase inoubliable à ce savoir:

il y a un héroïsme (bien masculin) du secret. Le savoir devient une force, d'où le lien du secret et du pouvoir: ainsi le prestige effarant des dictatures provient du fait qu'on leur alloue "la force concentrée du secret" (Canetti) afin, en quelque sorte, de mieux orchestrer sa propre soumission à un destin que l'on désire inexorable. Aux temps anciens, l'oracle du dieu pourtant, loin des équivoques et des ambiguïtés, "est orienté droit vers la vérité" prétend Plutarque. Qu'il sonne comme une énigme, qu'il ne dise ni ne cache, mais "donne des signes" (*semaines*) et requerre donc l'interprétation, voilà qui témoigne d'une dramatisation bien humaine, non seulement de l'éloignement, mais de l'inanité probable des dieux. Parce que les dieux sont de moins en moins évidents, il devient essentiel de muer leurs silences en secrets et leurs paroles en énigmes. Mais qui dit interprétation, dit institution pour contrôler le marché des interprétations. En ce sens *Œdipe-Roi* ne décrit pas autre chose que la déroute de telles institutions et leur intime précarité. Cette inquiétude quant à la production du sens, tel est ce que toute institution cherche à la fois à susciter et à calmer.

Ainsi de la "Grèce." La Grèce antique ne fut jamais un pays, mais une institution. L'unité de cités farouchement indépendantes se construisit autour d'une institution de la tradition: l'oracle de Delphes, les poèmes homériques, les jeux olympiques, tels en furent les lieux communs. Les festivals où se chantaient la mémoire commune devinrent les endroits où la sélection des mythes se fabriquait. Sur le modèle de la joute oratoire, les versions s'opposaient, et c'était aux juges, ceux qu'on appelait les *kritai*, les "critiques," de choisir le chant qui assurerait le meilleur agencement pour toutes les cités. C'est alors que ces chants furent fixés dans l'écriture. Non seulement pour qu'on n'y touche plus, mais aussi pour assurer l'institution comme communauté d'interprètes. Si Platon livre à l'écrit son édifice philosophique, tout en affichant sa méfiance de l'écriture, c'est qu'il peut en arrimer la lecture à la digne soigneusement construite de l'Académie. Les disciples de Platon réunis dans l'Académie ne sont pas là uniquement pour y apprendre, puis y enseigner, l'amour de la sagesse; ils sont surtout entraînés à la juste lecture des dialogues platoniciens: ce qu'ils vont faire durant presque un millénaire. Face au fait que le langage jamais n'est contrôlable de part en part, surtout si le locuteur est absent, la tentation est forte d'en faire le lieu d'un savoir ésotérique. Le secret est la clef musicale qui ouvre pour longtemps la partition de la philosophie. Quelque chose irrémédiablement âgé.

Voilà ce qui fait encore le "pittoresque" du paysage académique moderne: à la fois hauts sommets de la virtuosité du savoir (le savoir libre, dégagé, uniquement préoccupé de lui-même) et plaine arable de la reproduction où l'on cultive les êtres. D'un côté palpite une élite du savoir universitaire, de l'autre germe le savoir d'une élite politique et sociale. Double rôle, double jeu. Même manteau pendu à la patère de l'État. Car ce sont bien les États

modernes qui vont faire leur fruit de la culture académique. Au moment de reprendre l'héritage médiéval, c'est en Allemagne, au début du XIXe siècle, qui se construit le nouveau modèle universitaire – modèle que français et américains adapteront à la fin du siècle seulement. Ainsi Schelling souligne-t-il que tout part de la liberté accordée aux étudiants de *réclamer* à leur professeur tout son savoir afin d'apprendre à juger par eux-mêmes, mais que tout doit aussi s'accorder à ce que réclame l'État, à savoir de former des serviteurs comme instruments de ses desseins. Science tantôt à elle-même sa propre fin, tantôt moyen pour les fins de l'État. Résolution de l'aporie? Un État n'est accompli que si chaque membre est à la fois moyen en vue du tout et fin en soi. En des sociétés qui tournent désormais autour du travail et où l'on ne sait donc plus si les hommes travaillent pour consommer ou consomment pour travailler, il est devenu impossible de distinguer moyens et fins (Arendt). "Seul ce pouvoir divin de production rend véritablement homme" (Schelling): le propre des sociétés modernes est en effet d'avoir repris à leur compte la source, autrefois divine, de toute production, y compris de soi. L'homme en travaillant sur soi parvient à se produire sur la scène sociale et produit le même temps la société dans son ensemble. D'où la nécessité non plus d'apprendre des connaissances et des techniques selon les pratiques de transmission traditionnelle où ce qui compte, c'est recevoir, mais bien d'apprendre (Fichte), l'étude de l'étude (Schleiermacher), autrement dit la réflexivité de la production de soi.

Mi-cathédrale du savoir, mi-usine à fonctionnaires, cela marche de toute façon au fétichisme. Pour que le monde moderne soit intelligible, il faut qu'il soit calculable à la façon dont la force de travail stockée dans la marchandise est quantifiable. Or le fétichisme est, je le rappelle, ce par où opère le secret de la forme-marchandise chez Marx, la fantasmagorie qui change un rapport social en commerce d'objets. Dans le miroir de la marchandise, les hommes ne reconnaissent plus leur production. Ils n'inscrivent plus dans des objets l'héritage de pratiques immémorables, ils produisent des marchandises aussitôt emportées dans l'échange. On pourrait se dire qu'heureusement le travail académique entre sous la catégorie (déjà mise en place par Adam Smith) de "travail improductif," ce genre de travail qui ne dégage pas de plus-value puisqu'il ne produit rien, ce travail qui s'évapore dans le temps comme un mauvais rêve, au lieu que le cauchemar de la marchandise ne cesse de hanter ses producteurs. Mais, comme on le sait, on n'enterre pas si aisément les fantômes. L'oxymoron, longtemps inaperçu, de "travail improductif" témoigne au contraire de l'impossibilité de s'en débarrasser. Le travail, autrefois soigneusement caché dans le sein privé des familles ou dans l'espace écarté des esclaves parce qu'il relevait des nécessités de l'existence et non de l'excellence de l'homme libre, innerve désormais la sphère du social. Là où l'oisiveté contemplative faisait une communauté d'homme libres, ce qu'on nomme

désormais le "social" est un ruminant qui ne cesse de faire passer d'un estomac à l'autre, pour mieux s'en repaître, l'aliment du travail. C'est pourquoi le chômage aujourd'hui atteint profondément nos sociétés: il ne touche pas seulement le revenu de ceux qu'il frappe, il compromet leur être social.

Face à l'omniprésence du travail, on pourrait penser que quelque chose comme les Lettres offrirait une résistance. Non seulement l'artiste apparaît comme la figure paradigmatique de l'improductif et de l'oisif, de celui qui dépense le temps au lieu de le stocker dans des marchandises, mais aussi tout ce qu'il "fabrique" est là encore outil de loisir pour ses lecteurs. Il n'acquiert de valeur sociale que par l'estime qu'on en fait et non par la plus-value qu'il dégage – et, à son image, le critique qui, au moment où il épingle le papillon de l'œuvre prétend encore en garder au bout des doigts le léger duvet de la gloire. Cependant il faut remarquer combien la littérature moderne s'est dissoute dans la chimie du travail. Toute œuvre est bien sûr le résultat d'un travail, mais là où les classiques cherchaient à en effacer les traces, l'art moderne consiste au contraire à les exhiber. Par ailleurs la littérature, en participant de la mise en place de la culture, joue à la fois un rôle de réservoir de comportements et de promesse de bonheur. La culture n'est en effet pas ce qui qualifie toute société dans ses mœurs, ses mythes, ses mentalités et ses productions artistiques, mais ce qui est inventé dans l'époque moderne pour prendre le relais de la mémoire collective et assurer une identité sociale aux membres de la communauté. L'industrie culturelle contemporaine n'est pas une perversion, mais bien un accomplissement du lien intime et originel entre culture et technologie.

L'intérêt de ce que nous vivons tient à ce que ce sont justement les valeurs de culture, de travail, de production qui sont remises en jeu, dans l'exacte mesure où elles envahissent aujourd'hui tout le social comme une chaîne de conducteurs que le courant, d'un voltage trop diffus, ne traverse plus. En même temps l'ouverture des universités à des masses d'étudiants toujours plus considérables et d'origines sociales et ethniques différentes engendre une crise des enseignements plus spécifiquement liés à la reproduction des élites et des patrimoines nationaux. L'impossibilité désormais de fixer un corpus d'œuvres communes et la dissolution toujours plus grande de l'étude de la littérature dans le vaste domaine de la culture, jusqu'à la difficulté à concevoir le concept même de littérature autrement que sous la guise d'une construction historique de la toute récente modernité et les relais bien plus efficaces du cinéma et de la télévision pour modeler les comportements, semblent vouer les études littéraires à une inéluctable disparition. Soit qu'elles deviennent une triviale branche du grand arbre des Études culturelles, soit qu'elles ne fonctionnent plus qu'au niveau d'une propédeutique sous le masque matamore de la "culture générale" (ce qui fut le cas – faut-il le rappeler? – jusqu'au XIXe siècle sous les couleurs de la rhétorique).

À moins que ce ne soit justement une chance. Exonérées des devoirs de reproduction sociale et de la constitution d'une identité culturelle, délivrées de l'emprise spectrale de la production, libérées du gardiennage dans le musée national des chefs-d'œuvre, exemptées de la transmission du sens et des techniques d'interprétation, les études littéraires pourraient découvrir un nouveau destin. Le projet éducatif de l'Université a dès le départ eu partie liée avec la conception de l'histoire des Lumières par où la rationalité se révèle (Schelling) ou se construit (Fichte) dans l'histoire de l'humanité. L'histoire aujourd'hui a renoué avec une opacité qu'aucune lumière ne semble à même de trouver. Le soleil de l'histoire à son solstice, l'incroyable essor des commémorations en tout genre et le nouvel intérêt porté à la mémoire collective, au patrimoine culturel, à l'héritage ancestral témoignent du fait que l'on tente encore de recharger, au besoin par la fiction des souvenirs, la batterie des projecteurs du passé afin d'éclairer les fantômes de l'avenir. Dans cet illusoire désoubli on croit acquérir une responsabilité face au futur, cette inerte calculabilité du passé où on cherche les secrètes opérations de l'avenir.

Il semble que l'on ait accusé Eschyle d'avoir divulgué les mystères d'Eleusis dans ses tragédies – à quoi il répondait qu'il ignorait qu'il s'agissait de choses secrètes, comme si ce qui qualifiait ces œuvres qu'on nomme aujourd'hui littéraires consistait justement en une fondamentale ignorance du secret: non seulement tel ou tel secret, mais le fait qu'il y ait du secret. Avec la littérature, même l'opacité vient au jour. Ce que nous nous obstinons à appeler "littérature" est ce qui met en scène le secret, le travail du secret et le secret du travail. Dans cette indiscretion, elle échappe au quantifiable, aux unités discrètes de comptabilité des valeurs. Il y a bien estime (rendant possible une sociologie des glorioles littéraires et une esthétique du jugement, mais non estimation). La charge des études littéraires consiste justement à savoir lire ces jeux de l'opacité, lire non les sens à l'œuvre mais bien la production du sens, ce par où se secrète les effets de sens. Non pour mieux en contrôler les productions, non pour mieux octroyer à la valeur d'usage des œuvres une valeur d'échange éducative, non pour rendre plus âgés les étudiants en littérature, mais afin de témoigner de l'*immaturité* des œuvres littéraires et de leur enseignement.

Dans un univers accordé à l'accumulation du capital et au spectacle de la socialité, on pourrait trouver absurde la dépense inconsidérée de temps, d'énergie, d'argent et de savoir impliquée dans les études littéraires, d'autant que celles-ci insistent sur l'immaturité et le don plutôt que sur la maturation et le travail. Pourtant ces mêmes sociétés du capital sont celles où le don et la dépense, peut-être justement parce qu'elles leur ont assigné une place spécifique dans l'économie du social, ont acquis une dimension reconnue. Il ne s'agit pas pour nous d'en profiter (restant alors dans la logique du capital), mais bien d'en abuser. À commencer par refuser à la "littérature" toute parole

d'avenir (nous n'avons pas connu la fin des avant-gardes pour rien). Le XX<sup>e</sup> siècle sera multi-culturel: concept éminemment occidental pour arraisonner la force des traditions et la pesanteur du religieux, pour les vouer au spectaculaire. Comme résistance apparaîtra la littérature, là où les masses font l'épreuve du singulier, mais aussi là où, à l'instar des révolutionnaires de 93 qui se phantasmaient citoyens romains (moins l'*urbanitas*), les masses de demain s'enthousiasmeront pour leur excellence vraiment grecque (moins l'oisiveté). Contre l'idée comprable de l'excellence, il faut produire une politique de l'estime; contre la culture tous azimuts, il faut produire une Critique de la raison culturelle; contre la main-mise du social sur ce que nous sommes, il faut démonter les pièges de la totalité; contre le modelage des êtres par l'éducation et la torsion vers l'avenir, il faut maintenir la force de l'oisiveté. Dans chaque cas, la littérature pourrait y trouver une nouvelle fonction sociale, et les études littéraires un nouveau champ d'exercice. Dans l'apocalypse ordinaire qui paraît nous attendre, les études littéraires devront alors devenir angéliques.

Les anges sont les êtres qui n'ont pas mûri dans les travaux et les jours. S'ils servent de messagers, d'intermédiaires entre Dieu et les hommes, ils n'ont de connaissance de l'avenir que celle que leur alloue ponctuellement Dieu. Ils parlent d'une parole toute intérieure, néanmoins immédiatement perceptible par les autres anges: pour eux, nulle différence entre vouloir-dire et dire. Cependant parce que l'ange est aussi un être de volonté, il peut paradoxalement cacher et garder secrète telle communication qu'il voudra. L'idéal de transparence du langage angélique ne peut se maintenir de part en part. Saint Thomas en donne la raison: si les hommes peuvent garder des secrets, les anges à l'évidence le peuvent aussi. La perfection angélique ne saurait s'accommoder d'une moindre puissance par rapport aux hommes. L'intériorité des hommes tenait à leur possibilité de se tramer des secrets, le secret des anges tient à la nécessité de se créer une extériorité: parole intérieure, le signe est la manifestation immédiate de la signification, secret extérieur, la signification est l'opacité immédiate du signe.

Ce qu'exhibent les études littéraires, ce n'est pas la force de travail stockée dans la marchandise de l'œuvre, mais le travail des forces à l'œuvre dans le langage. Or ce travail, autrement dit son opacité, n'apparaît que dans l'immédiation d'une parole que l'on veut digne de la gloire angélique. Rien de l'avenir ne s'y lit, mais l'énigme constitutive du littéraire à notre époque y figure sous la forme moderne (ou postmoderne peu importe) du fétiche. Présent parce qu'absent, absent parce que présent. Tel est notre futur. La chance du littéraire est dans son insistante oisiveté. Sans doute est-ce là faire preuve d'irresponsabilité, jusque dans l'usage paradoxal de références au passé pour apparemment éclairer l'avenir, opérant selon l'usage même qui est ici condamné. Mais le passé n'avait pas semblable fonction: il devait servir à

opacifier le futur, à saisir à l'avance sa part d'ombre. Là réside l'ultime séduction du littéraire (séduction qui comble ceux qui s'y vouent): comme il n'y a jamais de légitimité à écrire, ce qui se décrit concerne toujours les mouvements de légitimation qui ordonnent mot à mot, figure à figure, geste à geste, ce que nous sommes, il ne faut donc pas s'étonner si littérature et études littéraires, d'un même élan et systématiquement, lâchent toujours la proie pour l'ombre. Loin d'accepter des être calculables, se possédant pleinement, des êtres prometteurs, tout ce qui fait du temps le comptable des événements, les études littéraires insistent au contraire sur l'érosion secrète des affects et des concepts. La discipline des études littéraires ne touche pas au corps, mais à l'ombre portée du temps sur le langage, à l'instar du langage angélique qui est à la fois illumination et secret. Puisque nous ne sommes désormais plus dans le secret des dieux, pourquoi ne pas en échanger l'absence contre le secret des anges?

*Université de Montréal*

JOHN K. NOYES

## National Identity and National Literatures in South Africa: Notes on the Protracted Birth of a Nation and the Protracted Death of a National Literature

*First try:<sup>1</sup> O.J. Simpson and the Rugby World Cup (where I am writing from)*

It is June 1995. Just over a year ago, the first democratically elected government in the history of South Africa took office. Now, a year later, something special is happening in the public representation of our national identity. This month, South African television displays two daily rituals of national identity. Far away, and very much in the background, we watch the American public constituting itself in acts of communal isolation before its television sets. In the midst of postmodern assaults on national space, the television networks are offering their viewers the opportunity to reconstruct American national identity through a simple act of speculation: how will the O.J. Simpson game end? Guilt or innocence are not at issue, after all, everyone *knows* he is guilty/innocent.<sup>2</sup> At issue is only the game, and who will win.

Here at home, a similar ritual is taking place. It is called Rugby World Cup. The finest teams from the Rugby playing world are assembled in South Africa to test the limits of their own national masculinities. And the South African team is going to win. The sport which for decades was played in splendid isolation by Apartheid's most popular heroes is about to give our young nation one of its finest hours.

Rugby is a sport whose arcane obscurity in the eyes of the average American is probably matched only by the indifference which the name O. J. Simpson arouses in the rest of the world. But, for a short period of time, Rugby has been a unifying force in a new African nation. The South African

1 "try, n.; pl. *tries*, 1 the act of trying; an attempt; an endeavor; a trial; an experiment 2 a sieve; a screen. [Obs.] 3 in Rugby football, a grounding of the ball on or behind the opponent's goal line..." *Webster's New Twentieth Century Dictionary*.

2 Check the box of your choice. The Simpson trial has convinced me that it is only a matter of time before trials like this will be conducted on the World Wide Web, the jury being constituted as the entirety of the online-public. *Click here if you think O.J. is innocent. Click here if you think he is guilty.*